

## ECHOS DE FEMMES

Ces feuillets réunissent les témoignages de cinq femmes actuellement hébergées au foyer ou qui l'ont été récemment. Leurs réponses à nos questions nous ont émues et renforcées dans notre action. Nous avons pensé que ces paroles, jaillies du coeur, en disaient plus qu'un discours élaboré.

Nous voulons remercier Martine, Fatima, Maria, Claudia et Sophie qui, sous ces noms d'emprunt, ont accepté d'apporter leur contribution. Elles ont parlé pour elles-mêmes, mais aussi au nom de toutes celles qui font appel à SOLIDARITE FEMMES.

*Comment avez-vous connu SOLIDARITE FEMMES ?*

**Martine** : par l'hôpital. J'étais là-bas pour me soigner quand mon mari m'avait frappée. Je ne savais pas qu'il y avait des associations comme cela, parce que chez moi, ça n'existe pas.

**Fatima** : c'est la dame chez qui je travaillais qui m'a donné le nom et conseillé d'y aller. Alors j'ai cherché.

Maria : c'est l'avocat qui me l'a dit.

**Claudia** : bon, j'ai connu Solidarité Femmes par la médiation de la Protection de la Jeunesse.

**Sophie** : en ouvrant le bottin, un jour de désespoir.

*Est-ce que vous imaginiez qu'il a avait d'autres femmes qui vivaient la violence conjugale ?*

**Martine** : non, je ne pensais pas qu'il y avait d'autres femmes comme moi. Je pensais que j'étais la seule à avoir le problème d'être frappée tout le temps. C'est pour ça que j'évitais de parler aux gens.

**Fatima** : je sais qu'il y a beaucoup de femmes qui vivent mal mais qui préfèrent rester à cause des enfants.

**Maria** : un peu, mais pas autant. On croyait quand même que les hommes arrivaient mieux à se contrôler. D'abord je croyais que c'était parce que mon mari était un peu en retard mais j'ai vu

que c'était la même chose pour des hommes qui avaient été à l'école.

**Claudia** : pas à ce point là, pas aussi grave, c'est vrai. C'est la gravité de la violence que je n'imaginai pas comme ça.

**Sophie** : Je pensais que déjà, je ne suis pas un cas extrême, qu'il y a bien pire ou bien moins. Je savais très bien que ça devait exister à quelque part.

*Qu'est-ce que ça vous a fait de rencontrer d'autres femmes violentées et de partager un lieu de vie avec elles ?*

**Martine** : ça m'a fait du bien. On parle entre nous, on se raconte nos problèmes, ça me soulage beaucoup. J'ai de la force, je vois que je peux faire des choses, je peux arriver à faire quelque chose sans mon mari. J'essaie de l'oublier, pour penser à d'autres choses depuis que je suis ici. Il y a des choses qui se passent alors que je ne croyais pas que ça pourrait arriver.

**Fatima** : ça m'a fait beaucoup de mal de rencontrer d'autres femmes, de parler de nos problèmes. J'ai de la peine pour elles aussi; c'est vraiment difficile la vie comme ça.

Moi, je pensais que j'étais abandonnée. Je parlais avec beaucoup de monde avant, mais personne ne m'aidait. Je me suis débrouillée toute seule. Je pense que c'est très important de trouver un foyer.

**Maria** : je trouvais que c'était bien. On a plus de courage quand on voit qu'on n'est pas tout seul.

**Claudia** : pour moi, depuis presque 5 ans, ça m'a permis de retrouver le calme et l'équilibre. J'ai été vraiment très heureuse les 2 mois que j'ai passés dans le foyer avec vous. Depuis 5 ans, je pense que c'était les meilleurs jours de ma vie. Même maintenant, parfois, je regrette la gentillesse des gens, c'est vrai que ça me manque beaucoup. Je suis une femme qui aime le dialogue; ce bonheur, je ne l'oublierai jamais.

**Sophie** : au départ, ce qui me coinçait, c'est de me trouver parmi des femmes où l'on ne parle que de ça, de l'angoisse, des coups, des soucis, des pleurs. Me retrouver là-dedans... Je me suis dit que le meilleur moyen de ne pas les éviter, les problèmes, c'était d'en parler. Je ne me suis jamais vraiment penchée sur l'expérience des autres, si, à l'écoute, mais... Dans les groupes, je voyais bien que j'avais peut-être plus de poigne que certaines, mais bon. Avec les filles en soi, je n'ai pas vraiment appris quelque chose.

*Comment vivez-vous ou avez-vous vécu votre séjour dans le foyer ?*

*Est-ce que cela correspondait à ce que vous imaginiez ?*

**Martine** : mon séjour dans le foyer, c'est très bien. Ça me fait changer d'amis, connaître d'autres personnes. Avec Fatima, on se dit tout; je n'avais jamais eu une amie comme ça ici. Au début, j'avais peur. Je me disais que ce ne serait pas facile pour moi d'être acceptée, comme je ne suis pas d'ici. J'étais complètement dans l'erreur. Je suis bien avec les femmes hébergées et les femmes qui travaillent. Je me sens comme si j'étais dans ma famille; ça me donne beaucoup de force.

**Fatima** : je vis bien au foyer, on m'aide, on me fait oublier les problèmes et penser à ma vie. Je ne me sens plus abandonnée.

**Maria** : c'était bien. Quand on vit ensemble, il y a toujours des différences,

c'est normal. Mais c'était bien, j'étais contente.

**Claudia** : j'ai vécu très bien, très heureuse. Je ne peux pas dire que j'ai oublié tous les problèmes que j'ai eus et que j'ai encore, mais ça m'a beaucoup aidée. Jamais je n'aurais imaginé qu'un foyer pouvait être comme ça. Si j'avais su, ça fait longtemps que j'aurais quitté la maison. J'imaginai un endroit où je ne pourrais pas sortir, un peu comme dans une prison, pour que mon mari ne sache pas où je suis, et que je ne pourrais pas avoir mes activités normales comme mon travail, et même pas sortir du foyer, ça c'est clair. Parce que quand j'ai demandé à la police, ce jour-là, ils m'ont dit que si je ne voulais pas rentrer à la maison, ils m'emmenaient à la protection des femmes battues et moi j'ai refusé car j'ai dit "oui, mais demain, je ne pourrai pas aller à mon travail" et ils m'ont répondu, "eh bien non, ça c'est clair, vous ne pourrez pas aller". Alors moi, j'ai imaginé que c'était un petit peu la prison. C'est pour ça que je n'ai pas décidé avant de partir; je n'aurais pas imaginé arrêter toutes mes activités malgré la peur de sortir car je pense que ce n'est pas bon pour l'équilibre de la personne.

**Sophie** : super bien. Bon, y'a des bas, des hauts. Mais autrement, j'avais l'impression que vraiment, quand j'arrivais ici et que je passais la porte, c'était la sécurité totale; j'étais bien. Je ne l'imaginai pas du tout comme ça. Je suis quelqu'un qui s'attache facilement à ce genre de petits nids familiaux et la communauté, je connais. Je n'arrivais pas vraiment à imaginer les femmes battues... Dans l'ensemble, c'était très sympa quoi !

*Quels sont/étaient les aspects faciles ou difficiles de la vie au foyer ?*

**Martine** : ce qui est difficile, c'est qu'il y a des femmes qui acceptent de faire quelque chose dans la maison et d'autres qui ne veulent pas nettoyer. Il est arrivé un moment où je me disais que

moi aussi j'allais laisser, mais ce n'est pas la solution.

**Fatima** : ce n'est pas difficile pour moi d'habiter là. C'est bien pour tout le monde, on ne se sent pas abandonnée.

**Maria** : Le plus difficile, c'était le caractère de X qui m'avait blessée quand je suis arrivée. Des fois aussi, les casseroles ne sont pas propres. Parfois on devait faire plus, mais ça, c'est partout.

**Claudia** : pour moi, tout était facile, malgré des petits problèmes, mais ça c'est partout.

Si tu arrives au foyer et que tu as beaucoup de problèmes et de violence dans ta vie privée, tu arrives dans un lieu où personne ne te crie après, ne te bat ni ne t'insulte; pour moi, c'était un palace. La seule richesse qui compte, c'est la tranquillité. Je me suis sentie au foyer comme un oiseau qui sort de sa cage, je ne sais pas pourquoi. Parfois, je regrette d'être partie du foyer. En retournant chez mon mari, je rentre un peu dans la cage, mais d'une manière complètement différente d'avant.

Mon fils aussi s'en rappelle beaucoup. Combien de fois il a dit : "Maman, on va pas à la maison de papa, on va à notre maison". Il a été heureux au foyer. Pendant plus d'un mois, il n'a jamais demandé après son père.

**Sophie** : ce qui était facile, c'était que mon fils bougeait bien, qu'il était toujours surveillé d'un côté ou de l'autre. C'est-à-dire que j'avais beaucoup plus de repos par rapport à ce que je vivais avant d'arriver au foyer. Déjà, mon fils a réellement commencé à marcher ici et moi, j'ai commencé à bosser aussi, donc il y a eu toutes ces ouvertures qui représentent le très bon.

Pour les tâches ménagères, c'est vrai que je ne suis pas vraiment à 800%, mais quand il y a quelque chose à faire, je le fais.

*Comment avez-vous vécu le fait d'être dans un milieu exclusivement féminin, parmi les autres femmes hébergées et les travailleuses sociales de SOLIDARITE FEMMES ?*

**Martine** : c'est très bien pour moi, ça me facilite de parler, parce que je n'ai pas beaucoup de contacts avec les hommes. Je n'ai pas peur. A l'école, j'avais plus de contacts avec les garçons qu'avec les filles, mais ça change parce que maintenant, j'ai beaucoup de problèmes avec les hommes. Au début, j'avais peur de parler car à la maison, quand je voulais parler, mon mari se fâchait, alors je n'avais pas confiance. J'avais aussi peur que mon mari sache ce que je racontais. Mais après, j'ai compris que ce n'était pas ça.

**Fatima** : c'est très bien pour moi. J'ai été dans un autre foyer d'abord et c'était que des hommes, des alcooliques, des drogués, des hommes pas bien dans leur tête. J'ai pleuré, j'ai dit que je ne voulais pas rester, que je ne pouvais pas vivre là. L'éducatrice m'a dit que c'était mieux de venir à Solidarité Femmes. J'avais peur.

**Maria** : c'était très bien. On pouvait parler plus entre femmes. Je préférais ne pas voir des hommes. On a plus de confiance avec les femmes pour parler de ça qu'avec les hommes, on a peur qu'ils n'arrivent pas à comprendre cette situation.

**Claudia** : pour moi, ça ne me dérange pas du tout car j'ai beaucoup plus de confiance pour les femmes que pour les hommes. Et maintenant encore plus, je ne sais pas pourquoi. C'est parce que je n'ai pas eu beaucoup de contacts avec les hommes, soit par ma mentalité mais je n'ai pas eu non plus l'opportunité car je pense qu'il doit y avoir des hommes comme des amis très bien aussi.

**Sophie** : c'était rude, parce que j'ai beaucoup vécu avec des hommes et je pensais franchement que ce serait beaucoup plus problématique. Parce que j'ai toujours vu que la femme est plus à faire des histoires, à s'arracher les cheveux... Mais dans l'ensemble, une bonne expérience. J'ai eu un accueil super et je me suis vachement attachée. Je n'avais jamais eu de relations féminines très rapprochées comme ça, sur une longue durée, car deux mois, c'est long quand même.

*Pouvez-vous imaginer avoir été accueillie par un homme et avoir un accompagnement social avec lui ?*

**Martine** : non, je n'ai pas pensé à ça. Quand j'ai fait trois jours dans un autre foyer, il y avait des hommes et j'avais peur d'eux. Ils voulaient me parler mais je n'arrivais pas à parler avec eux. Et je voyais aussi comme s'ils m'évitaient parfois. C'était difficile. J'avais honte de parler de ça avec un homme, parce que comme mon mari est un homme, j'avais peur qu'un homme ne puisse pas comprendre.

**Fatima** : si c'était un homme, ce serait bien aussi, parce qu'il serait là pour le travail. Si j'avais rencontré un homme, je lui aurais raconté pareil.

**Maria** : peut-être j'aurais parlé la même chose mais j'aurais été un tout petit peu plus gênée. Je crois que j'aurais dit la même chose car j'étais presque obligée. Je n'avais pas tellement le choix. Mais c'était plus facile avec une femme.

**Claudia** : enfin, si dans un homme je vois la même gentillesse et compréhension que chez vous, ça ne me dérange pas. Mon avocat est un homme et j'ai beaucoup de confiance. Tu vois, c'est lié à la personne. Si je vois un être humain qui est gentil, je veux dire par là correct avec moi, ça ne me gêne pas que ce soit un homme ou une femme.

**Sophie** : non, franchement non, parce que je n'aurais pas vraiment compris la place de l'homme là-dedans. Je ne la comprends pas encore maintenant tu vois. Même s'il y a des hommes qui sont des hommes, je veux dire ok, moi, dans ce contexte-là, je ne vois pas parce que quand on arrive, on est frustrée, on ne veut pas les voir. Moi, j'avais mis une croix sur les hommes en général, ils me faisaient peur, j'arrivais même plus à les regarder, chose qui ne m'arrivait jamais avant. Je crois que je n'aurais pas supporté un homme là.

*Qu'est-ce que la violence conjugale pour vous ? Comment l'identifiez-vous ?*

**Martine** : moi, ce que j'ai vécu, c'est un homme qui n'est pas responsable d'une femme. Il me frappait, il ne me faisait rien de bien, il me menaçait tout le temps; ça fait mal. Ce n'est pas facile à dire car il y a beaucoup de choses.

...si je ne répondais pas, il me frappait, si je répondais, il me frappait; c'était comme ça toute l'année. Je ne savais plus quoi faire. C'est là où je me suis dit que ce n'était plus possible.

La violence, c'était les coups et aussi les insultes. Quand il a bu, il est violent, quand il n'a pas bu, on ne parlait pas. Le silence est aussi une violence.

**Fatima** : pour moi, la violence, c'est mon mari qui me tape, qui boit beaucoup d'alcool, qui m'insulte beaucoup, qui m'oblige de faire des choses mauvaises. Je suis comme une esclave. La violence, c'est quand il prend un couteau ou la bouteille et qu'il est dangereux. Parce que lui, il voulait me tuer.

La violence, c'est quelqu'un qui veut tuer, pas taper, c'est quand c'est vraiment dangereux. Moi, j'ai peur de ça. Même un jour, il a pris le pistolet. Moi, je me suis cachée. J'ai compris qu'il voulait me tuer; ça me faisait beaucoup de mal, à moi, à mon cœur, à ma tête. Je suis restée un mois et demi à l'hôpital, dans mon pays. A cause des nerfs, à cause de la peur. J'avais si peur, je me cachais tout le temps. Je n'arrivais même pas à parler à ma famille. Quelquefois, je discute avec lui et il me dit qu'il va chercher le couteau et me tuer si je n'arrête pas.

Quand il rentre, il m'insulte tout de suite, il me prend l'argent, il commence à faire la bagarre, pour n'importe quelle petite chose. Il me jette comme les chiens, il me pousse par terre, il me piétine. Toute la vie comme ça depuis quatre ans.

Il m'a dit un jour : "moi, j'ai le courage de te tuer, de te couper en deux et de te mettre dans un sac poubelle". On peut devenir malade ou folle à cause de la peur.

**Maria** : la violence, c'est si on vous tape, si on vous fait la vie impossible; ça peut aussi être de ne pas donner de l'argent pour vivre. Mon mari m'a toujours tapée. Il a commencé trois mois après le

mariage, par une gifle. Après il a regretté puis ça a recommencé. La violence a été très grave quand il avait arrêté de boire. Il voulait me taper tous les jours. J'avais dit qu'on était obligé de se séparer parce que ça n'allait pas.

Après, il est tombé malade parce qu'il était tout seul; il n'avait personne pour se bagarrer. Après, ça allait un tout petit peu mieux parce que le docteur lui avait dit que ça n'allait pas de se comporter comme ça, qu'il fallait essayer de beaucoup parler. Mais il n'y est jamais arrivé. Là, j'avais connu beaucoup de violence.

Maintenant, je suis partie presque tout de suite parce que j'avais très peur. Il recommençait à devenir vraiment dangereux, c'était par moment tous les matins. Ma fille m'a téléphoné pour me dire qu'il m'attendait le soir pour me donner encore, il m'avait tapée le matin, alors j'avais peur et je suis partie.

**Claudia** : ça, c'est la destruction de la personne. C'est une blessure qui reste je pense pour toute la vie. Oui, car je vois pour moi-même que je n'ai aucune confiance en un homme. Il me reste la marque pour toujours, elle ne va pas partir comme ça; hein, ça c'est horrible ! Psychologiquement, ce sont des marques qui restent et même si mon mari change et qu'il arrête la violence, dans la vie de violence que nous avons eue, je pense qu'elle est toujours présente sa violence, dans ma tête.

Maintenant je n'accepte plus rien, je me rebelle car ma blessure est toujours là. Pourtant, j'ai choisi de retourner avec lui mais la violence est toujours présente sur ma tête, pas sur lui car j'espère bien qu'il ne va pas essayer encore mais c'est sur moi, dans ma tête, psychologiquement. Si mon mari n'est pas d'accord avec ce que je suis, alors qu'il me laisse tomber mais faut pas qu'il me mène une vie épouvantable et qu'après il me dise qu'il m'aime; ça, c'est pas l'amour.

Pourquoi la violence, pourquoi je suis arrivée à ça, pourquoi je suis tombée sur cette personne, je ne sais pas, c'est peut-être mon destin. Peut-être que j'ai fait quelque chose de mal à la vie et que le Bon Dieu me fait payer, je ne sais

pas. Je crois aussi que mon défaut est d'avoir été trop gentille. Il ne faut pas donner tout tout de suite à un homme parce qu'alors là, je pense que lui il abuse. J'ai tout fait pour garder ma vie conjugale et il a beaucoup abusé. Malheureusement, c'est toujours nous qui perdons. Il m'a toujours menacée mais moi je croyais que ce n'était que des menaces. Pourtant, je voyais depuis le début que c'était de la violence, mais je n'étais pas habituée à ça. Quand il était énervé sans savoir pourquoi, il cassait tout. Même le jour où je suis partie à la clinique pour accoucher, il m'a lacéré une robe de chambre toute neuve avec un couteau. Si ça, c'est pas de la violence...

**Sophie** : la violence, c'est quand on m'enfoncé dans la terre jusqu'à ce que je ne voie plus le jour, ou alors une entaille qui commence au sommet de la tête et qui finit au bout des pieds. J'ai toujours vécu avec, c'est vrai, mais je la hais au plus profond. C'est pour ça que pour moi, c'est vraiment à ras le sol. C'est vrai, je me sentais anéantie.

Quand il avait le bébé dans les bras et qu'il m'a tabassée avec l'autre main, pendant une demi-heure, trois quarts d'heure, et qu'il m'a traînée dans toute la baraque, c'est là que j'ai eu la première fois la peur de ma vie, de mon mari en fait. Et je voyais mon bébé qui avait 9 mois et puis qui ne pleurait pas, qui était complètement immobilisé dans les bras de son père. Chaque fois que je pense à ça, je vois toujours cette image bien nette. C'est là que je me suis dit, mais il ne s'arrêtera pas, cette fois-ci j'y reste, quoi.

Et c'est vrai que ça m'a laissé un arrière-goût que j'ai toujours; j'ai la larme au coin de l'oeil et au fond de la gorge quand j'y pense. Et c'était là après une année de mariage, un désastre ?

*Selon vous, la violence conjugale peut-elle être considérée comme un phénomène social ?*

**Martine** : oui, je croyais qu'il n'y avait que des Africains, mais je vois qu'il y a des

femmes de différents pays; ça vient de partout la violence.

**Maria** : ça vient de l'éducation. Mon mari a été élevé comme ça, tous ses frères battent leur femme, son neveu aussi. Ils voient tellement de choses qu'après, ils croient que ce qu'ils font, ce n'est rien du tout. Je ne peux pas dire que ça fait tout, mais ça aide.

**Claudia** : un phénomène, plus que ça. La violence, ça ne doit pas exister, c'est la chose la plus horrible au monde. Pourtant, on vit un monde de violence; ça ne doit pas exister, encore plus quand c'est le père de tes enfants. C'est triste d'accepter ça parce que tu ne sais jamais si tes enfants peuvent aussi devenir comme ça violents ou violentes. Notre cerveau enregistre tout.

**Sophie** : oui, à quelque part je suis convaincue qu'on ne naît pas violent, on le devient par la force des choses, par une certaine éducation, mais c'est pas pour autant que je vais le tolérer. Oui, ça fait partie des problèmes sociaux parce que si on prenait le temps de faire l'amour, il y aurait bien moins de violence et bien moins de guerre. Mais on prend plus le temps de rien et on est stressé.

*Est-ce que votre venue à SOLIDARITE FEMMES était votre premier départ ?*

**Martine** : c'est la première fois que je reste (au foyer) en disant que c'est fini, que vraiment j'ai décidé de partir. J'étais partie une fois deux jours chez des parents à lui alors c'était sûr que j'allais retourner; c'était pour essayer de lui parler.

**Fatima** : je suis partie beaucoup de fois, beaucoup. Mais il venait toujours me rechercher et je rentrais parce que j'avais peur.

**Maria** : j'étais déjà partie chez mon frère, puis chez un cousin de mon mari, parce qu'il m'avait mise à la porte. Je restais deux ou trois jours dehors.

**Claudia** : c'est la première fois que je parlais quand je suis arrivée à Solidarité Femmes. C'est toute une souffrance que j'avais sur moi, une tristesse qui m'ont fait

partir. J'ai quitté la maison avec toutes mes lois (elle veut dire en règle avec la loi. Ndlr) et mes souffrances; c'est vrai que je ne pouvais plus. C'est horrible de continuer...

**Sophie** : je suis partie une fois un week-end et puis ça a fait un scandale interminable et je suis re-entrée pour la je ne sais pas combienième fois. Mais quand je suis partie pour venir ici, c'était vraiment... ça faisait déjà trois semaines que je vous appelais.

Je ne comprenais pas vraiment ce qui allait m'arriver, je suis arrivée avec mon bébé qui n'allait pas très bien non plus, ça faisait trois semaines qu'on vivait hyper tendus, à ne pas dormir, à ne pas bouffer, harcelés par le mari.

*Est-ce que vous viviez dans le danger et si oui, comment le viviez-vous ?*

**Martine** : il y avait des moments où je me disais qu'il allait me tuer. C'était la deuxième fois qu'il m'avait étranglée. La première fois, c'est le concierge qui m'avait sauvée en appelant la police. Je n'avais pas remarqué mais mon mari avait aussi un couteau quand il m'avait étranglée. Vraiment, il voulait me tuer. La première fois, j'ai laissé, mais la deuxième fois, j'ai dit non, il ne faut pas que je reste. C'est pour ça que je suis venue. Il me frappait, ça faisait beaucoup de fois, je restais plusieurs semaines à avoir mal. C'était dur, je devais m'occuper de mes deux enfants et de lui aussi, car si je n'allais pas le faire, il allait encore me frapper.

Au début, il restait un mois sans me frapper, seulement des insultes. L'année passée, en une semaine, il pouvait me frapper deux fois. J'essayais de supporter, c'était dur, mais à la fin j'ai dit non. Il pouvait me tuer comme ça. J'ai vraiment senti que j'allais mourir. C'était toujours plus fort.

Quand il voulait me frapper, il allait boire. Il allait boire pour me frapper. Quand il n'avait pas bu, je parlais avec lui pour essayer de comprendre. Pour me répondre, il allait boire et il se fâchait

après. Il n'arrivait pas à parler quand il n'avait pas bu.

**Fatima** : oui, beaucoup. Je me demande comment je vivais avec cette peur. Un jour, j'ai voulu me suicider. J'avais très peur parce qu'il m'avait dit qu'il voulait me tuer pour me faire souffrir. J'ai pensé un jour prendre des médicaments et me suicider, comme ça, ce serait fini.

**Maria** : ah oui, ça oui. J'ai eu beaucoup de chance, ça je peux le dire, parce que des fois, il me menaçait de me jeter par la fenêtre (du 4e), alors je m'attachais bien à lui. Quelquefois aussi, il voulait m'étrangler, alors j'ai toujours essayé de bien lui tenir les mains. Je pense que c'est très dangereux. J'avais beaucoup peur (Maria se met à pleurer)... J'avais peur qu'il me tue.

Si on ne parlait pas, il était fâché parce qu'on ne parlait pas, si on parlait, il était fâché aussi. Alors je ne savais pas pourquoi il était fâché. J'avais peur d'un accident, quand il était fâché. Je ne pense pas qu'il avait dans la tête qu'il voulait me tuer. J'avais peur qu'il perde le contrôle pendant qu'il me tapait.

**Claudia** : oui, car moi je sais très bien que si je ne quittais pas la maison, un jour c'est la mort de mon mari, de moi ou des autres.

Au début, j'étais bête, je ne savais pas me défendre, mais les derniers temps, quand j'étais dans mon lit, j'ai pensé comment le tuer. Tu vois à quel point je suis arrivée, hein, c'est dur.

Et oui, je l'ai laissé libre pour nous protéger, comme ça c'était beaucoup mieux, pour lui et pour moi. Car tu t'imagines, si moi je fais cette bêtise, après c'est moi qui vais souffrir, parce que lui, il ne souffre plus. J'ai tout pensé. Ma vie, tu vois, ça ne compte plus je me disais, mais celle de mon fils, tu vois, un père mort, une mère en prison, tu t'imagines son éducation. J'étais arrivée à un point que je n'avais aucune envie de vivre, j'étais tellement secouée.

**Sophie** : quand il m'a tabassée, le bébé dans les bras, je savais très bien que si ça devait se reproduire, je finirais très mal. Je l'ai senti là, je l'ai vu dans ses yeux. Mais jusque-là, je tenais toujours tête, en fait. C'est vrai, peut-être que je l'ai

poussé à poser la main sur moi, par ma rage, par ma contre-attaque, de ne toujours pas avoir peur, peut-être que ça l'a anéanti, peut-être que dans sa tête, ça a tourné, elle veut me piétiner. D'ailleurs il a toujours été un peu parano. Et puis il a voulu me faire voir comment. D'ailleurs il le dit assez : "c'était pour t'infliger une correction".

Mais ce danger était quand même une angoisse car plusieurs fois, il y a des trucs qui me sont passés à ça de la tête et qui auraient pu m'assommer ou m'ouvrir le crâne. Et le premier réflexe, c'était de ramasser les dégâts. Mais c'est après que je me suis rendu compte de ça. J'étais vraiment la marionnette, tu vois.

Jamais j'ai vécu un truc comme ça et jamais plus je veux le revivre. Si je vois un psychiatre, c'est pas pour rien. C'est pour essayer de me sortir de ça.

*Est-ce que la violence dont vous avez été victime vous a laissé des traces ? Si oui, lesquelles ?*

**Martine** : oui, beaucoup, parce qu'on ne peut pas oublier ça comme ça. Au début, je gardais trop ça en moi et j'en avais perdu la moitié de mes cheveux. Maintenant, je parle, ça sort. Je peux rester deux heures sans penser à ça alors qu'avant, j'avais tout le temps ce problème dans la tête. J'essayais de comprendre, je me posais des questions pour trouver la solution. Quand je pense beaucoup, je sens que mes enfants ne sont pas bien aussi. Alors je fais un effort pour oublier un moment.

**Fatima** : oui, il reste beaucoup de mal dans mon coeur. Je n'arrive pas à oublier le mal qu'il m'a fait, la peur. Je n'oublierai jamais. Je fais beaucoup de cauchemars, je revois tout ce qu'il m'a fait. Je me réveille avec la peur. Même ma tête n'est pas tranquille, mais c'est pire dans mon coeur parce que ça ne s'enlève pas, ça ne sort pas.

**Maria** : oui, je crois qu'on a plus peur qu'avant. J'ai peur, c'est pas qu'on croit que tout le monde est comme ça mais on voit tellement de choses qu'on a beaucoup plus peur. Avant, je croyais

que si on était gentil avec quelqu'un, il ne sera pas méchant avec moi. Maintenant, je vois les choses très différemment.

**Claudia** : trop, beaucoup de traces... parce que je crois que quand tu vis une vie de violence, tu arrives aussi à devenir violente. Mes nerfs ne supportent rien. Même au travail, je n'accepte plus d'être contredite. Tout m'énerve, horrible, je sais que mes nerfs sont touchés et c'est normal. La violence est restée en moi aussi, ça se transmet si tu veux. De souffrir, de souffrir, de souffrir, il te reste toujours des marques.

**Sophie** : oh oui, ouf là là, plus d'une. Les séquelles, déjà ces litres d'eau que j'ai versés, puis toute cette rage, ce mal que je me suis fait à moi et que j'ai fait à mon bébé, ce mal au plus profond de moi en tant que femme. J'ai eu de la peine à réaliser qu'un jour je C'est au plus profond de moi, c'est pas encore vraiment très analysé mais ça a laissé plus d'une trace et elles ne partiront pas, elles resteront en souvenir avec moi. Je mourrai avec, c'est malheureux mais c'est comme ça.

*Quelles étaient vos attentes par rapport à SOLIDARITE FEMMES et qu'y avez-vous trouvé ?*

**Martine** : les femmes de Solidarité Femmes m'ont beaucoup aidée, elles m'ont fait comprendre beaucoup de choses, déjà qu'on peut partir quand on est fâchée pour essayer de réfléchir. Je ne savais pas que l'on pouvait faire ça. Mon mari m'avait fait peur qu'il allait me poursuivre pour abandon de domicile. On m'a dit ici que ça n'existait pas et que je pouvais rester. Comme ça je pense à ce que je peux faire, si je retourne chez moi ou si je laisse tomber vraiment mon mari. Et je lui laisse le temps de réfléchir aussi de son côté et de voir si lui aussi veut encore vivre ensemble ou pas. Pour moi, c'est une aide de rester parmi vous, vous êtes là à m'écouter. Si ça ne va pas, je peux parler avec quelqu'un et après ça passe. Et aussi parce que je mange. Je ne savais pas que j'allais

manger en sortant de chez moi, que je resterais dans une maison, dans une grande chambre à trois lits, je ne pensais pas. Je n'avais rien et c'est vous ici qui m'avez trouvé à manger, des habits, tout ce que j'ai maintenant. Si j'avais su ça avant, je serais venue quand mon mari a commencé à me frapper, pour essayer d'arranger ça tout de suite. Ici, c'est ma deuxième famille. Je parle avec les dames d'ici, je n'ai pas peur. C'est comme si je parlais avec ma mère. Je sais qu'elle garderait ça pour elle et qu'elle essaierait de me trouver une solution.

**Fatima** : si je ne trouve pas le foyer, je reste peut-être sur la route. Si je reste avec ma famille, il va me chercher et j'aurais beaucoup peur. Dans le foyer, je suis très tranquille, très contente. Tout le monde s'occupe de nous, des femmes abandonnées qui ont des problèmes. On en a besoin.

**Maria** : on m'a aidée pour tout ce que j'ai demandé, je n'attendais pas plus. J'étais bien contente d'être accompagnée au tribunal parce que j'avais très peur, de sa réaction, de la violence, parce qu'il était fâché. J'ai trouvé ce que je voulais.

**Claudia** : j'ai tout trouvé, la compréhension, l'amour, la cordialité et avec mon fils, vous avez été vraiment merveilleuses. C'est pas facile de comprendre les autres. Vous informez, vous comprenez le côté positif comme le côté négatif. Nous avons des moments de discussion importants au foyer. Et puis vous donnez beaucoup de liberté, même aux mères, car vous vous occupez beaucoup des enfants et je pense que ça, c'est déjà quelque chose de très grand.

**Sophie** : j'attendais de comprendre ce qui m'arrivait. Je me suis dit, mais en fait, pourquoi elles pourraient comprendre si elles-mêmes n'ont pas vécu ça, donc je ne me sentais pas vraiment très à l'aise à ce niveau-là. J'ai jamais eu l'impression avec Y de parler pour ne rien dire mais des fois je sentais bien qu'elle aurait aimé faire plus pour moi et puis, elle ne pouvait pas, et que moi, j'aurais voulu comprendre plus facilement des choses

qu'elle me disait, alors que j'ai dû ramasser plusieurs fois une claque (de la vie) pour réaliser.

Les groupes, j'ai beaucoup aimé car j'ai pu parler comme j'aime parler; ça m'a permis de bien m'ouvrir sur plein de trucs. Mais souvent, j'aurais aimé avoir des réponses, j'aurais aimé avoir une solution sur un plateau, que ça vienne tout de suite, pas que je doive encore en pleurer et en crier pendant des jours et des jours, ou devoir réaffronter des trucs dont j'ai horreur et que j'ai dû réaffronter.

J'ai eu souvent l'envie de retourner par peur de ce qui allait m'attendre et je pense que c'est le cas de la plupart des femmes qui, quand elles se lancent dans une démarche comme ça, c'est vrai, si on est bloquée, c'est par cette trouille de devoir dépendre de quelqu'un ou de ne plus avoir de chez soi. Et puis c'est vrai, si vous n'aviez pas été là, je serais certainement retournée. Par la peur et aussi par la fainéantise de devoir recommencer un renouveau.

Et puis non, je voyais bien que pour le bébé et pour moi ce qu'il y avait de plus important, c'était de rester, mais je ne l'ai pas réalisé tout de suite. C'est Solidarité Femmes qui m'a ouvert les yeux quand même. Moi, j'ai bien appris pendant que j'étais là.

*Comment voyez-vous l'avenir ?*

**Martine** : c'est encore compliqué pour moi, mais dans ma tête, je me dis que je vais réussir. Parfois, je me dis que je ne vais pas réussir et je baisse, et après, je me dis non, il ne faut pas dire ça. Il m'arrive de passer des nuits sans dormir, de prier, de dire que je vais réussir. J'espère que ça va marcher.

**Fatima** : (grand soupir...) J'espère que ce sera mieux que maintenant, mais c'est pas pour tout de suite. Quelquefois, je fais un rêve. Peut-être que c'est ça que je peux faire un jour, de rester tranquille,

bien, de travailler, de faire quelque chose de bien pour moi. Je veux étudier, j'espère que ça va continuer encore à aller bien. Quand je pense comme ça, j'ai envie de le faire, j'ai de la force, j'ai du courage. Je pense que j'ai des chances pour ma vie si je continue de penser bien. C'est difficile et c'est trop triste si je continue à vivre triste comme avant. Je ne veux pas.

**Maria** : Je vois l'avenir plus ou moins bien. J'espère me défendre quand même, et puis ça dépend un peu de ma fille.

**Claudia** : je ne sais pas. Mon plus grand désir est de réussir une vie heureuse pour mon fils et moi. J'ai fait un grand effort de retourner, mais je ne supporterai plus l'enfer. On va voir ce qui se passe.

**Sophie** : j'angoisse là, oui, j'angoisse pas mal. Moi, je me suis battue toute ma vie contre la violence, d'avoir vu mes parents, d'avoir vu mon frère, de m'être fait battre, et j'arrive avec un mari, je suis sûre que c'est l'homme de ma vie et tout, et pan. Comment puis-je, moi, arriver à un truc comme ça ? Alors ça me fait peur pour la suite, ça me fait peur de devoir retomber sur un enfoiré. Dans mon angoisse, il y a aussi des réjouissances car je projette plein de choses. J'attends que mon petit il ait deux ans au moins pour envisager un voyage.

J'angoisse car j'arrive bientôt au bout de mon contrat de travail et j'ai toujours rien. J'angoisse à l'idée de retourner au chômage, mais dans l'ensemble, je suis toujours aussi acharnée, je vais m'accrocher. J'en ai passé de plus dures d'années, alors je pense que cette année 1992 sera bonne. De toute façon, c'est toujours lié à ce que j'ai vécu ces temps que l'angoisse s'installe.

En tout cas, je parlerai de vous assez souvent car j'ai été marquée par cette période. J'ai eu des larmes et des regrets quand je suis partie; ça vaut le coup de vous connaître !